

L'écoute rogérienne

André de Peretti¹

De l'écoute rogérienne, je dirai d'abord qu'elle n'est pas de réception mais de dialogue. Il s'ensuit qu'elle est tissée d'échanges, noués sur des précautions qui explicitent le projet essentiel d'un accompagnement de l'interlocuteur. En troisième lieu, cette écoute se dispose souplement à l'intersection des différents espaces de vie d'une relation. Enfin c'est une écoute existentielle et donc à caractère paradoxal.

C'est sur ces quatre caractéristiques que nous allons tenter de situer l'écoute rogérienne.

UNE ECOUTE DE DIALOGUE

L'écoute rogérienne n'est pas destinée à une réception pure, comme certains ont pu le croire. Elle ne se trame pas sur des silences du thérapeute mais sur une chaîne de ses interventions, on peut constater aisément ceci sur les nombreux enregistrements ou transcriptions de séances de thérapie individuelle ou de groupe, que Rogers s'est exercé à publier pour des fins d'étude, de vérification ou de validation scientifique. Le « rogérien » parle souvent.

Car loin de structurer une volonté technique de silence, le thérapeute se propose une expression permanente en face de la personne en relation avec lui. Les silences qui peuvent naître ne sont donc pas cultivés, comme formes de pression sur l'interlocuteur pour le traquer dans des retranchements, ou par manière d'abstinence pour l'écouter afin d'accuser son rôle. S'ils s'établissent, ces silences sont respectés, comme ponctuation, comme temps de réflexion ou de tournant tranquille. Mais le thérapeute (ou dans la dénomination préférée de Rogers, le « facilitateur ») ne les laisse pas se prolonger indûment : il intervient, il dialogue en proximité de son vis-à-vis.

Le silence n'est donc en aucune façon un recours technique pour établir une différenciation entre le thérapeute et un individu ou un groupe. Au contraire, par l'échange, le facilitateur démystifie son rôle dans la relation d'aide, il ne cherche pas à se donner un statut de supériorité ou de supervision. Il parle pour se maintenir au contact d'une personne, naviguant « au plus près » des inspirations de celle-ci et de leurs sautes de direction ou d'intensité. Ce qu'il y a de tourbillonnaire dans une personne permet néanmoins d'aller avec elle dans une direction, qu'elle peut dégager progressivement des courants qui se heurtent en elle si elle est soutenue (ne serait-ce qu'en « rappel » si l'on poursuit notre métaphore de yachting).

Ce que recherche Rogers c'est un dialogue à parité, de la forme « Je – Tu » décrite par Martin Buber, par une structuration « horizontale » des rôles, pour une aide « fraternelle » (et non « parentale »).

Cette écoute de dialogue et de contact se développe donc comme équilibrée. Elle s'effectue selon une balance entre l'attention à autrui et l'attention à soi-même, entre l'expression de l'autre et l'expression de soi. Le dialogue invite à percevoir la musique, le contrepoint des échanges et par suite de notre langage à celui de l'autre. Il s'ensuit de naturelles précautions.

¹ Directeur du département Psycho-Sociologique de l'éducation à l'I.N.R.P. (Institut National de la Recherche Pédagogique), Paris. Auteur de • Pensée et vérité de C. Rogers . (Privat, éd. 1974).

UNE ECOUTE DE PRECAUTION ET D'ACCOMPAGNEMENT

L'écoute rogérienne requiert une qualité d'accueil soutenue. C'est une présence (ou une *présenciation*) réajustée constamment à ce qu'exprime une personne qui entreprend avec inquiétude et embarras d'élucider ses problèmes intérieurs, embrouillés et inquiétants.

A tout moment, il s'agit donc de percevoir et comprendre directement, au mot à mot, au pas à pas, ce qui est énoncé ou avancé par l'interlocuteur sans soupçon, sans méfiance ni prévention contre des inexactitudes possibles ou des fantasmes probables dans ses allégations. Il n'est pas opportun de se donner une idée préalable de ce que cette personne devrait ou pourrait être, et qui serait autre que ce qu'elle assure présentement (et provisoirement) d'elle-même.

. Cette écoute se donne par suite des précautions pour ne pas projeter des choix propres au thérapeute (au facilitateur) même référés à une expérience ou à des théories confirmées. Fluide, elle est attentive à son propre pouls : pour déjouer le surgissement de toute crispation, impatience ou *réactionnalité* qui corromprait sa qualité et dévierait le dialogue vers une suite de répliques inconsidérément opposées au client.

L'écouter s'ingénie en conséquence à ne pas se laisser aller à pré-juger, ou même précéder l'interlocuteur. Il ne se braque pas sur le « non-dit » ; il veille à ne pas s'incliner vers des pré-sentiments. Il se soucie également de ne pas pousser la personne vers quelque élément de son passé ; il ne l'incite pas davantage à parler de ses rêves, par voie implicite ou non, ni à s'orienter vers une quelconque herméneutique d'interprétation anxieuse.

Bien plus, il s'attache à écouter ou parler sans nourrir en lui-même de projet pour l'autre. Dans le même temps, il s'assure de ne pas reculer devant tout ce qui émerge dans les propos de ce dernier ; il prend soin de ne pas freiner ce qui se développe dans leur dialogue.

Etayée sur ces précautions (vécues comme des alertes et non comme des règles), c'est donc une écoute d'accompagnement que recherche le facilitateur. Il s'attache au dit dans l'ici et maintenant, sans impatience, en marchant du même pas que son interlocuteur, en progressant avec lui dans l'élucidation tâtonnante de ses problèmes, tels qu'il les présente momentanément. L'interlocuteur est pris au sérieux : l'écoute est centrée sur sa lutte, son travail intérieur, sans hâte implicite, sans impulsion d'aboutissement. L'écoute reste placide, le langage réflexif. Le mouvement de compréhension est maintenu sur le qui-vive, pour éviter tout enfermement du client sur une quelconque de ses positions provisoires.

Car il existe une pesanteur de fermeture dans la perception ou la compréhension. Nous sommes portés à clore rapidement une forme que nous commençons à appréhender. Un effet d'inertie nous entraîne à compléter, fixer, arrondir et fermer selon la « loi de la bonne forme (c'est-à-dire sur des schémas de simplification, d'économie et d'habitude ou de présomption) des représentations, des « gestalts » élaborées sur quelques éléments avant que tous ne soient globalement pris en compte. Il nous faut une vigilance de tous les instants pour ne pas nous abandonner à ce déclic qui referme prématurément nos impressions. Nous devons prévenir les conceptions tronquées que nous ferions des sentiments et des pensées d'autrui.

Il s'agit donc de ne se figer sur aucune des approximations de la relation perçue, mais de vivre dans le devenir des constatations et des élaborations. Notre écoute s'effectue dans un cheminement fraternel, côte à côte avec la personne, progressant au travers de ses gestalts évolutives de perceptions et de sentiments (le mot « feelings » est plus riche que notre traduction habituelle, trop platement affective, alors qu'il est question de retentissements profonds).

L'écoute rogérienne se produit donc en suivant la progression de la personne au travers de ses symptômes : ceux-ci ne peuvent être tenus comme répréhensibles, mais ils méritent d'être accueillis comme les médiations naturelles que la personne s'autorise à emprunter pour avancer. Ce ne sont pas des manifestations naïves à éliminer obstinément (ou obsessionnellement par rejet de tout signe marginal) mais des transitions nécessaires.

L'écoute rogérienne accueille ce qui est articulé ou exprimé dans le moment présent, même si cela pourrait être taxé de superficiel ou de défensif sinon d'illusoire : ce qui importe c'est

que les signes et les significations présentées soient des propositions d'accès qui rapprochent d'une ouverture profonde, si elles ne sont pas obturées par suspicion ou rejet.

Cette modalité d'écoute — dans la mesure où elle n'établit pas de méfiance à l'égard de la personne (en conjurant paisiblement les risques de francement chez le thérapeute) — ne pousse au narcissisme défensif ni l'un ni l'autre des protagonistes du dialogue. S'invitant au respect sans pression ni précipitation, l'écouter ne s'abandonne pas au désir d'expliquer, de briller, d'interpréter. Il accompagne l'approche progressive, tranquillisée, des zones chargées d'émotions, d'affectivités repliées chez l'interlocuteur : cette approche se fait sans brusquerie ni court-circuit, par la promenade vers les choses simples et non par les pentes brusques ou interminables d'une hyper élucidation ou d'une interprétation précieuses (et sentencieuses ! finalement réductrices). Mais qu'on ne s'y trompe pas : simplicité et subtilité vont de pair autant que de leur côté se conjuguent prétention de profondeur et platitude réelle (ou fuite).

Ecoute de précaution et d'accompagnement, cette attitude rogérienne est essentiellement non défensive : le thérapeute ne cherche pas, dans ses interventions ou ses silences, à défendre un statut, à masquer son implication, à taire ses sentiments pas plus qu'à se protéger par l'emploi de techniques ou de méthodes apprêtées d'avance. Le « portage » comme le dit Binswanger, qu'il effectue en coopération avec le client lourd de ses préoccupations, s'accomplit dans une offre de sincérité, de transparence de ce qu'il ressent au contact de celui-ci. Toutefois il ne profère pas n'importe quoi : s'il vit des impressions profondes, il filtre ce qu'elles comportent d'angoisse tout en profitant des indications qu'elles lui apportent sur la relation nouée avec le client. S'il écoute et s'exprime en spontanéité, celle-ci n'a rien d'un réflexe automatique de formulation de ses propres sentiments ou de ceux annoncés par autrui. Spontanéité et transparence, accueil sincère, soit ; mais ni frustes ni sophistiqués. Autant reconnaître le caractère paradoxal de cette sorte d'écoute en dialogue.

INTERSECTION ET CONTRASTES

Nous pouvons dénoter les facettes multiples de l'écoute rogérienne et leurs apparentes contradictions. Tout d'abord une telle écoute est dite centrée sur la personne ; le thérapeute s'évertue à maintenir un contact actif avec la personne en évolution présente devant lui, quoiqu'elle dise et fasse (par « considération positive inconditionnelle »). Pourtant, en raison de son incitation à la sincérité, à la « congruence » personnelle, l'écouter est incité à une écoute centrée sur lui-même, tel qu'il est, retentissant à l'autre tel qu'il se manifeste dans sa différence. Et enfin, même s'il oscille d'une attention à l'autre vers une attention à lui-même, il se centre également sur la relation expérimentée (« expérimentée ») entre l'individu et lui-même et que permet leur rencontre par une empathie reliant leurs différences. Soit ; non pas soit replié mais l'autre différent ; non pas l'autre distinct, mais leur communauté d'être ressentie dans la relation : cette coexistence de trois phases simultanées (soit ; l'autre ; la relation) suppose une écoute située au « point triple » de la co-existence des êtres dans le dialogue.

De même il y a des directions apparemment divergentes de cette écoute : elle s'intéresse aussi bien à ce qui est dit au plan émotionnel, au plan affectif, au plan intellectuel, au plan institutionnel ou écologique. Elle s'effectue par des dispositions organismiques, sentimentales, théoriques, culturelles ou politiques. Elle se structure dans un contact aux flux d'énergie qui circulent dans le client, au travers de la relation d'aide ou dans l'écouter lui-même : mais elle se dispose aussi au niveau des blocages de l'énergie, aux goulots de son étranglement dans la personne, comme sur le rapport au thérapeute ou en celui-ci même (sans oublier le monde extérieur et les références personnalisées des deux protagonistes). Dans l'écoute, c'est cette animation de l'énergie ou ses arrêts qui sont pris en considération : ce que dit et ce qui meut la personne sont accueillis, saisis légèrement mais fermement, à tous les niveaux, en essayant de capter la totalité des harmoniques de ce qui est mis en acte ou en thème.

De même, cette écoute est un accueil immédiat de ce que dit l'autre, et pourtant c'est une approche progressive (au-delà de ce qui est « dit ») du cadre de référence, du cadre de retentissement

à partir duquel est proposé ce « dit » ; mais néanmoins l'écouter ne cesse de rester en contact de son cadre propre sans déborder celui de l'autre. Il essaie de comprendre comment l'autre ressent ce qu'il exprime comme s'il se mettait à sa place, et cependant sans oublier ce « comme si » il communique au plus près, et néanmoins il ne s'identifie pas à l'autre quoiqu'il demeure très proche. Présence et distance ou plutôt « présenciation » et « distanciation » simultanées, en mutuelle balance. L'écouter ne laisse pas la relation se dissoudre dans une « fusion » affective et fantasmatique : pourtant il ne recherche aucune distance, aucun fossé, aucune dénivellation.

Et cette écoute d'accueil apparaît comme une terrible exigence d'accueil ou d'acceptation. Devrait-on être parfait ? Que non point l'accompagnement du thérapeute s'accomplit dans l'approximation, sans aucune inclination à la culpabilité. Mais le thérapeute ne cesse de se reprendre modifiant ses réponses en cours de route, tirant parti de ses faux-pas pour étayer les propres tâtonnements du client.

« Congruence », « considération positive inconditionnelle », « empathie » ne sont pas en vérité des états atteints une fois pour toutes ; ce sont des mouvements, des processus dit Rogers, et j'ajoute en articulation dialectique (chacun compensant l'autre mouvement en niant l'inertie qui l'alourdirait). Être en accord intérieur avec soi-même, soit ; mais pas au point de s'enfermer par entraînement narcissique ou schizophrénique. Par suite, négation du renfermement sur soi où aboutirait une congruence trop complaisante : et donc ouverture à l'autre, reconnu comme radicalement différent de soi et accueilli inconditionnellement dans cette différence. Soit encore ; mais cette différence d'autrui ne peut être élaborée dans l'excès ; l'inertie de sa constatation doit être niée par la découverte d'une façon pour l'écouter de se mettre en phase, en rythme, en résonance de la différence de l'autre par l' « empathie ». Et celle-ci est à la fois écoute « retentie », regard accompagnateur et contact d'approfondissement avec flair et goût, dans une communication existentielle autant que verbale, patiente et progressive.

En ce qui concerne justement l'empathie, Rogers, après avoir été longtemps découragé d'en parler (sur la constatation de tant de caricatures ou de déviations qui en furent et en sont faites) s'en est expliqué plus récemment dans un texte inédit :

La manière d'être avec autrui, que l'on appelle empathique a plusieurs facettes. Cela signifie entrer dans le monde de l'autre, tel qu'il le perçoit, et s'y trouver comme chez soi ; cela implique une sensibilité de tous les instants au changement des significations ressenties, qui se produit à l'intérieur de l'autre, à la crainte ou à la rage, à la tendresse ou à la confusion, à tout ce dont il ou elle est en train de faire l'expérience immédiate et peut-être fugitive ; cela signifie vivre temporairement la vie mouvante de l'autre, s'y replacer délicatement sans porter de jugements, éprouver les significations de ce dont il ou elle n'est guère conscient, mais ne pas chercher à lui découvrir les sentiments dont il ou elle est totalement inconscient, ce qui serait considéré comme une grave menace. Cela comprend la communication de son propre ressenti du monde de l'autre, tout en considérant d'un regard neuf et dépourvu de crainte les éléments qui l'effraient. Cela signifie que l'on vérifie fréquemment avec lui ou elle, la précision de son propre ressenti et que l'on est guidé par la réponse que l'on reçoit. On est le fidèle compagnon de la personne qui vit dans son monde intérieur. En faisant ressortir les significations possibles qui se manifestent dans le « flux-de-son-expérience-en-train-de-se-faire » (experiencing), on aide la personne à porter son attention sur un système de références utile, à expérimenter les significations plus pleinement et à progresser dans le cours de cette expérience.

Être avec l'autre de cette manière veut dire que, pour l'instant, on laisse de côté ses propres opinions et ses propres valeurs afin de pénétrer sans préjugés dans le monde de l'autre. Dans un certain sens cela signifie qu'on laisse de côté son être (self) et ceci ne peut se faire qu'avec une personne suffisamment assurée d'elle-même pour savoir qu'elle ne s'égarera pas dans ce qui peut se révéler dans le monde étranger et bizarre de l'autre et qu'elle peut, en toute sécurité, retourner à volonté dans son propre monde. Peut-être cette description fait-elle mieux apparaître le phénomène de l'être empathique, manière d'être complexe, exigeante, forte et surtout subtile et délicate

Et Rogers ajoute à propos des travaux fait par Truax : « le thérapeute avance parmi des sentiments et des expériences que le client laisse entrevoir et le fait avec sensibilité et précision. Il se peut que le contenu qui apparaît soit nouveau, mais il n'est pas étranger. Les fautes que peut commettre le thérapeute (situé au point le plus élevé de l'échelle d'empathie) ne rendent pas un son discordant ; elles revêtent le caractère d'une réponse apportée à titre d'essai. En outre, le thérapeute est sensible à ses fautes et modifie ou change rapidement ses réponses en cours de route, indiquant ainsi qu'il reconnaît plus clairement ce dont parle le client ou ce que celui-ci est en train de chercher au cours de son exploration personnelle. Le thérapeute réfléchit un « être ensemble » avec le patient, dans une exploration expérimentale par essai et erreur. Le ton de sa voix reflète le sérieux et la profondeur de sa saisie empathique. »²

PARADOXES ET DIALECTIQUES

Ainsi donc progression d'une communication avec un client; pourtant fautes possibles et approximatives par essai et erreur : mais néanmoins « sérieux » et « profondeur » d'une saisie empathique recherchée avec modestie dans l'imperfection convenue réciproquement. Une fois encore nous saisissons la structure dialectique (thèse, négation de la thèse ; mais négation de la négation) qui est inhérente aux processus comme aux concepts impliqués dans l'écoute rogérienne.

Il est possible de décrire dans la multiplicité de ses émergences cette structure dialectique. L'écoute rogérienne est, en effet, établie pour se situer au plus près d'un client ; cependant elle ne s'abandonne à aucune complaisance ni fusion affective ou connivence sociale ; néanmoins elle parvient à faire communiquer deux originalités distinctes par un trajet existentiel. Où encore cette écoute est dès l'abord soutenue par des précautions ; cependant elle n'est pas défensive et s'explique souvent de façon audacieuse puisque le thérapeute peut même aller à s'expliquer sur ses propres sentiments, au coeur des transferts de la relation ; néanmoins cette écoute est lestée sur un solide bon sens, reconnu et honoré sans ambages, ainsi que sur du tact.

Il est possible de reconnaître encore dans cette écoute : un accueil direct (sans soupçon) ; cependant une mobilité et une autonomie ; néanmoins une mesure accordée au rythme de l'interlocuteur. Egalement : importance de l'immédiat (ici et maintenant) ; cependant révélation en commun de ce qui en émerge pour le client ; néanmoins canalisation dans la relation vécue, propice à l'actualisation des évolutions. Ou encore : il n'y a aucune presse ni pression ; cependant le thérapeute répond à chaque instant; néanmoins il ne pousse à aucun porte à faux sur l'évolution du client. Voire : ce que dit le client; tout ce qui est postulé par lui ; mais rien d'autre, surtout rien d'extérieur à la relation.

La structuration dialectique qui se déploie de façon polymorphe dans la praxis rogérienne explique le terme de paradoxal qui lui a été souvent appliqué. Son incompréhension peut également justifier les erreurs d'application (par amortissement de cette dialectique à un seul ou même à deux de ses trois temps) comme les critiques inexacts dont elle a été l'objet. Il est possible de la décrire de façon plus opératoire pour rendre compte des caractéristiques de l'écoute rogérienne (accueil authentique, précautions de dialogue, souplesse d'évolution).

L'écoute s'adosse à une attitude essentielle d'accueil établie d'abord sur soi-même, sans défensivité : le facilitateur tente de laisser communiquer ses mouvements internes et les pressions exercées par le monde extérieur. Il vit une sincérité pour lui mais aussi pour l'autre selon une transparence qui explicite la confiance en l'autre postulée ensuite sans défaillance...Il ne pèsera pas sur l'autre par ses impressions passagères, mais il ne cachera pas des dispositions d'être (des « feelings ») qui s'avèreraient persistantes. Il tente à chaque moment d'être authentique, d'être aussi spontané que possible dans ses réponses au client écouté scrupuleusement là où il souhaite être entendu quitte à s'aventurer. Il s'absorbe dans la relation et oublie toute méthode, comme un virtuose oublie son clavier en exécutant ou en improvisant.

² (Truax 1967, p. 566).
L'écoute rogérienne

Et cependant le thérapeute ne s'immerge pas dans le dialogue de façon inconsidérée.

Dans un deuxième temps de dialectique, l'inertie de la spontanéité est niée. Car il n'accuse pas le coup n'importe comment. Et il n'est pas sans repères ni sans techniques ; Notamment il est exercé à emprunter certaines voies de discours et à en éviter, autant que possible; d'autres (de jugement, d'interprétation). S'il explicite parfois son entendement par des comportements de support affectif, d'information objective, ou de questionnement, il recourt plus habituellement à une transposition de son écoute. Cette transposition déborde largement ce qu'on a appelé avec Porter le comportement de « compréhension » : elle peut s'étaler sur une gamme très variée partant d'un simple écho jusqu'à des formes de réverbération et de résonance.

L'écho est lui-même susceptible d'être produit de diverses façons. S'il a pour objet de manifester la présence attentive de l'écouter à ce qu'exprime son interlocuteur, en tant que signe de dialogue, il peut se manifester : par une simple onomatopée ; par des interjections habituelles (hum ; ah ; oui ; bien ; exact ; etc...) ; par des expressions (« je comprends comme disent fréquemment les écoutants de S.O.S. amitié ») ; par un mot repris au discours de l'interlocuteur (un mot important, pas forcément le dernier prononcé, parfois celui-ci) ; par une formule de vérification, positive ou interrogative (« je vous ai entendu . je vous suis » ou « je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu ou compris ce que vous avez dit en dernier lieu ou à tel moment »). Ainsi Rogers dans un entretien thérapeutique célèbre avec une jeune américaine Gloria : « ce que vous dites m'intéresse mais je ne suis pas sûr des termes que vous avez utilisés »

Au-delà de l'écho, la transposition de l'écoute peut se faire sur des modalités de *reflet*. Il s'agit alors de refléter centralement la situation d'expression de l'interlocuteur : non ce qu'il dit mais comment il le dit. Les modalités peuvent aller de la reprise ponctuelle d'une intensité donnée à un ou certains mots, (« vous avez dit avec force le mot de ... »). Le reflet peut reproduire le signifiant vocal, gestuel, corporel, situationnel, il implique une écoute observation élargie sur la totalité sensorielle (« je vous vois faire des gestes d'irritation » ; « je ressens votre agitation » « votre visage a changé d'expression » « vos mains se crispent » « vous n'avez pas l'air tellement hésitante » (Rogers avec Gloria) etc...). Le reflet des signifiants est souvent utilisé dans les thérapies de la Gestalt, mais de façon différente pour faire apparaître systématiquement les contradictions entre signifiants et signifiés. Telle ne peut être l'intention de l'écouter rogerien : il s'efforce seulement de soutenir ce qu'exprime le client en reflétant (verbalement ou non) la formulation de ce qu'il dit, formulation vécue par lui mais qui mérite d'être « réfléchi » pour être mieux réintégrée à son projet d'explicitation : « j'ai l'impression d'après le son de votre voix que vous vous détestez davantage lorsque vous mentez que lorsque vous faites des choses que vous désapprouvez » (Rogers à Gloria).

Outre les signifiants, les signifiés méritent également d'être réarticulés par le thérapeute, pour garantir la réalité de son écoute et de son attention. *La reformulation des signifiés* du discours peut être faite soit comme *résumé* succinct ou plus détaillé, soit comme *développement*, court ou plus étendu. Elle peut se traduire sur un mode neutre, un mode dubitatif ou un mode interrogatif, sans se fixer sur aucun de façon répétée (« je ne suis pas sûr d'avoir compris que »... ne peut être formulé plusieurs fois : la personne pourrait penser qu'on ne la comprend pas ou qu'on doute d'elle). La reformulation affirmative ou neutre est plus sûre même si elle est rectifiée par le client. Elle ne peut être trop fréquente, sous peine d'ébranler la personne ou de la tenir à distance de soi.

L'écouter peut recourir à des comportements de *miroir*, eux-mêmes variés mais par lesquels il essaie de « réfléchir » la *relation de communication* du client avec lui. Le miroir peut être transitoire (« vous me dites cela en ce moment à moi »), ou plus global (« il semble que vous vivez notre entretien dans une attente permanente de... »). Dans l'entretien avec Gloria, Rogers lui dit après une longue pause : « vous sentez que le conflit est là et qu'il est insoluble, donc il n'y a pas d'espoir et vous êtes là en train de me regarder et je n'ai pas l'air de vous aider ». Plus loin, Rogers dira même dans une sorte d'inversion du miroir : « Puis-je vous demander une chose : que souhaiteriez-vous que je vous dise ? ». La réponse de Gloria engendrera alors des reformulations puis des reflets et des échos. Le comportement miroir peut aussi aller jusqu'à une mini analyse institutionnelle des rapports

thérapeute-client. Au-delà elle peut appeler des comportements de reprise d'un ensemble de séquences. Il s'agit alors de « réverbération » plus globale.

La « *réverbération* », s'entend d'une transposition de l'écoute telle qu'elle a été mémorisée au long d'une continuité d'échanges successifs. Elle s'effectue par la reprise d'une ou plusieurs énonciations antérieurement faites par l'interlocuteur : Elle apparaît comme une sorte de synthèse, articulant les contrastes mais sans les rejeter ni les accentuer en contradictions. C'est un rappel délicat : « Mais vous disiez aussi, il y a un moment, que vous avez l'impression de ne pouvoir remédier à cela non plus » reprend doucement Rogers dans le dialogue avec Gloria. Et plus loin il complète : « j'ai l'impression (je suis sûr que ceci vous paraîtra une réponse évasive), j'ai l'impression que peut-être la personne envers qui vous n'êtes pas complètement honnête, c'est vous-même. Car j'ai été très frappé par le fait que vous ayez dit : etc » Cette réverbération peut cumuler à la fois des comportements d'écho, de reformulation et de miroir associés à son propre registre, tâchant de ressaisir ce qu'une personne a explicité progressivement en termes de sentiments, de tendances et de démarche active.

L'écouterogérien peut aller plus loin encore : il peut réverbérer la résonance des sentiments fonciers qui se stabilisent en lui au cours et en raison du dialogue. Comme nous l'avons déjà dit il ne peut s'agir, bien sur, d'une pressions passagères, mais d'une forme affective qui s'est consolidée durablement et dont à un moment donné, l'expression se trouve au niveau du flux des sentiments du client. Cette forme peut être une simple transparence : « J'aimerais bien pouvoir vous donner la réponse pour ce que vous devriez lui dire », comme Rogers en fait l'aveu simple à Gloria. Mais on peut aller plus loin jusqu'au coeur d'un transfert. Et c'est le célèbre passage où Rogers répond de ses sentiments profonds à Gloria. Celle-ci, après un examen de ses mouvements immédiats de confiance et de respect envers Rogers, termine par : « je veux dire, je tiens à préciser, mince j'aurais aimé vous avoir comme père. Je ne sais pas pourquoi cela m'est venu à l'esprit ». Rogers, après un bref silence, intense, lui dit : « je vous ressens comme une bien gentille fille (daughter et non pas girl) ». Et il ajoute, après un nouveau silence marquée par une catharsis chez Gloria, très doucement : « Mais vous regrettez vraiment de ne pas avoir eu la possibilité de causer ouvertement avec votre propre papa ». Rogers a découvert l'importance d'explicitier les sentiments vécus par le thérapeute dans la relation avec son client à l'occasion du traitement de schizophrènes (qui a donné lieu à la monumentale publication d'une recherche effectuée en animant un groupe de plusieurs centaines de chercheurs). Face au silence où vivent emmurés de tels clients, le seul matériel articulé sur lequel peut travailler le thérapeute est bien sa propre résonance à cette situation frustrante. Mais la découverte faite dans ces conditions a été exploitée pour l'écoute de tous autres clients : au lieu de se restreindre à des techniques (d'écho, de reflet, de reformulation de miroir ou de réverbération) centrées sur le client, il pouvait être utile de recourir à des techniques centrées sur soi, et de rompre avec le tabou de l'abstinence.

C'est dès lors le troisième temps de la dialectique qui se révèle : par négation de l'emprise de techniques délimitées, même si celles-ci ont utilement contrebattu par leur négation les risques d'aventure ou de collusion propres à l'écoute rogérienne (ou à toute écoute). Le facilitateur se met, par ce troisième temps, en souveraine disponibilité. Il est ouvert à tout insolite qui peut apparaître dans l'autre ou en lui. Il ne se laisse pas fixer par le cours d'une seule expression ou d'un seul versant (de l'interlocuteur ou de lui-même). « Quand je suis réellement capable de me laisser aller à entrer dans une relation (et j'ai le sentiment que c'était le cas cette fois-ci) », constate Rogers après son entretien avec Gloria, « alors non seulement je me trouve de plus en plus ému d'être en contact avec le monde intérieur au client mais aussi, je me mets à tirer de ma propre expérience intérieure immédiate des phrases qui semblent n'avoir aucun rapport avec ce qui se passe, mais qui, généralement, s'avèrent avoir une relation très significative avec ce qu'éprouve le client ». Et Rogers ajoute plus loin : « je dis ces choses presque immédiatement après la conclusion de l'entretien et, comme cela m'est coutumier, il n'y a pas plus d'un ou deux commentaires ou incidents dont je me souviens de l'interview. Je sais seulement que j'ai été très présent dans la relation, que j'ai vécue au moment même où elle se produisait... ».

Ainsi l'accueil est préservé par la disponibilité retrouvée au delà de la médiation des techniques d'intervention, très exercées.

CONCLUSION

Pour finir, on peut déceler dans l'écoute rogérienne des éléments communs avec d'autres psychothérapies, ne serait-ce que dans la neutralité bienveillante, ou l'attention disponible ou flottante et dans l'importance accordée aux mots et à tout le langage (comme Freud et Lacan ont accoutumé de le faire), mais aussi dans une perception « organismique » de soi et de l'autre.

Toutefois l'écoute rogérienne se différencie d'autres pratiques selon les caractéristiques suivantes :

- la qualité du silence qui est accueilli mais non pas entretenu comme moyen de pression ou par structuration technique (en cela elle est proche des modalités- de la Gestalt thérapie).

- l'absence d'une imposition théorique ou d'un découpage conceptuel faits d'avance (par exemple, dans l'analyse transactionnelle, pour ne citer que la plus simple théorisation, on propose au client un cadre d'analyse préétabli). Rogers n'introduit d'autre théorisation que celle qui est présente dans le langage de la personne (en cela il est proche de la praxis de Binswanger).

- la non utilisation poussée du matériel onirique ou de l'anamnèse. Il n'est question d'autre symbolisation que celle que le client introduit : mais elle n'est ni accentuée, ni encouragée, ni décryptée. Le langage reste simple, voire apparemment ordinaire, chez le client, comme chez le thérapeute.

- l'économie recherchée pour focaliser (par accompagnement) la personne sur son vécu immédiat sans accrochage ou séduction extérieurs à la relation avec le thérapeute. Il s'agit de replacer par le dialogue l'individu en équilibre sur ses énergies psychiques et sur l'appui de ses points de vue propres. Le thérapeute ne fait pas « le malin » ou a fortiori, le « ponté » (comme hélas trop de « mages » du champ de la thérapie, freudienne ou autre).

- l'implication émotionnelle dans la relation, que consent avec bon sens toutefois l'écouter, Rogers observe que les prescriptions rationalisantes qui sont relatives au transfert et au contre-transfert (non sérieusement validées scientifiquement) peuvent gêner une perception et des interventions expressives qui se révéleraient opportunes. Le transfert accueilli et suivi en résonance et ondulation peut se résorber naturellement : au lieu que refusé, il peut se renforcer réactionnellement en « himalaya » a souplesse incessante pour ne pas se figer sur des règles ou des visées dogmatisées, l'écouter est disponible par une mobilité ainsi que par une patience sans inertie (qui offre des gains de temps à force de se donner du temps). L'écoute est au service de la personne : elle n'est pas pressée et n'introduit dans le client aucune injonction à se transformer plus vite qu'il ne peut ni ne veut, non plus que d'aller dans une direction autre que celle qui se dégagerait en lui progressivement et donc librement.

- des précautions pour ne pas river le client à une dépendance, quelconque envers le thérapeute dès le commencement de leur relation et à tout moment ainsi que le souci de ne pas intervenir en pression de pouvoir ou d'autorité.

- une observation évolutive et multidimensionnelle à tous les niveaux où se meut le client.

- une grande simplicité, qui ne rebute pas et ne domine pas le client, mais qui est lié à beaucoup de finesse ainsi qu'à des recherches expérimentales et théoriques, exemplaires pour leur rigueur.

- une modestie existentielle, pragmatique, associée à une très haute idée de chaque personne et de soi-même.

- un accueil du paradoxe comme catégorie essentielle de la rencontre interpersonnelle.

- une volonté « politique » d'inverser la tendance du pouvoir détenu par un individu en forme de service aux autres pouvoirs et non plus en tentation de captation et de domination.

Cette volonté politique fait l'objet du dernier livre de Carl Rogers « Un manifeste personnaliste » qui est publié dans une traduction française en ce milieu de l'année 1979 : Rogers

situe sa démarche et son écoute centrées sur la personne par rapport aux impatiences et aux violences où se corrompent les politiques d'aide, d'assistance, d'administration, de direction, d'institution ou d'oppression. Son écoute tranquille, son alerte pathétique méritent d'être écoutées.

André de PERETTI